

Michel Faubert et Michel Hindenoch, Biz, André Carpentier

Yvon Paré

Numéro 139, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2010). Compte rendu de [Michel Faubert et Michel Hindenoch, Biz, André Carpentier]. *Lettres québécoises*, (139), 32-34.



Michel Faubert et Michel Hindenoch, *Contes et plaintes*.
Deux voix contemporaines, Boisbriand, Planète rebelle, 2009, 96 p., 21,95 \$.

Le conte garde sa place dans le monde moderne

Pour apprécier *Contes et plaintes* de Michel Faubert et Michel Hindenoch, il faut écouter le CD qui accompagne le livre. Il donne une couleur et une chaleur à ce voyage au pays de la tradition et de la découverte.

L'enregistrement s'est fait en 2007, lors du festival *Les jours sont contés* d'Estrie. Des contes bien sûr et des plaintes que Michel Faubert rend toujours avec une justesse, une intensité qui lui est propre. Un climat musical qui pousse la parole dans des univers connus et étranges, familiers et déroutants.

Parce que les deux Michel savent renouveler le genre dans une époque où tout se bouscule. Voilà une fenêtre qui s'ouvre sur une parole qui garde sa couleur et son sens, fait fi des intentions commerciales et publicitaires.

DÉNONCIATION

Le conte, depuis que la parole est donnée à l'humain, a su montrer les torts et les travers de la société, a permis la revanche du petit sur les grands. Il a aussi résolu certains mystères de la vie et de la mort, de Dieu et de tous les démons qui ont migré de la campagne vers la ville.

Les vrais conteurs savent respecter cette tradition tout en apportant une nuance qui l'intègre dans une culture qui refuse tout ce qui n'est pas raisonnement et calcul.

Faubert et Hindenoch explorent des lieux qui s'interpellent. Parfois on dirait que l'écho répond aux propos de l'un des Michel. Les voix s'harmonisent, nous plongeant dans des ambiances étranges où Dieu se déguise en quêteux, où un prince serpent sème la terreur, où un chasseur se change en femme. L'imagination ne connaît pas de limites. Voilà une parole qui retrouve tout son poids et sa vérité.

RENCONTRE

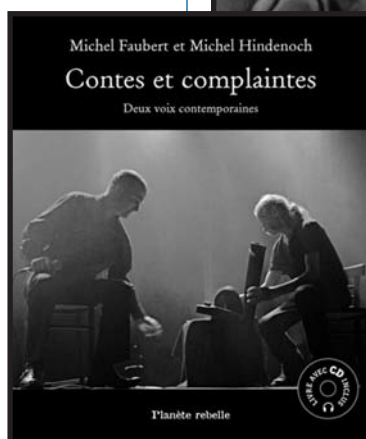
Ce spectacle s'avère un moment unique avec des guides qui s'unissent parfois pour nous envoûter dans une plainte. Et comme l'affirme Petronella van Dijk dans sa préface, le conte est en quelque sorte le révélateur de la pensée, des croyances et de la civilisation.

En effet, dès que l'on s'intéresse un tant soit peu à ce patrimoine dit immatériel, on se rend compte à quel point ces récits divers ont été fondateurs des peuples, des cultures, de la pensée et à quel point, malgré



MICHEL FAUBERT

nous et autant sans doute que l'histoire religieuse elle-même, ils sont présents dans nos manières de penser actuelles, dans nos manières d'être, dans nos symboles et nos abstractions, tout comme dans nos réalités les plus crues. (p. 10)



Les conteurs ont bien changé dans cet univers de communications. Ils sont aussi des musiciens et des gens de scène. Faubert et Hindenoch sont de cette race.

Un beau recueil, un disque à écouter et réécouter pour s'imprégner d'un monde où il est possible de triompher en disant la vérité, d'être récompensé pour son honnêteté.

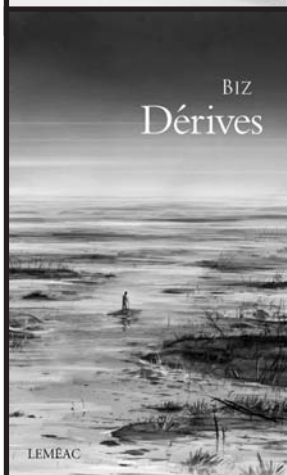


Biz, *Dérives*, Montréal,
 Leméac, 2010, 94 p., 11,95 \$.

La dérive d'un nouveau père

Biz est connu pour faire partie du groupe Loco Locass. Il présente ici, dans une première publication, un court récit qui témoigne du désarroi d'un nouveau père.

Voilà, c'est fait, mon fils est né. Un accouchement comme tous les autres : dans les cris, les pleurs et le sang. Une révolution, en somme. Et pas vraiment tranquille... Mais une révolution à l'envers, qui aboutirait à l'installation d'un roi dans une république jusque-là plutôt pépère. Un petit tyran à l'ego hypertrophié dont les moindres caprices doivent être immédiatement satisfaits, sous peine de hurlements stridents. (p. 7)

**BIZ**

C'est un cliché de dire que l'arrivée d'un enfant chambarde la vie du couple. Certains ne s'en remettent jamais. Cette naissance longtemps rêvée est le début d'un long cheminement qui mène à la rupture. Le nouveau-né exige tout de la mère et du père. Les parents ont l'impression d'être aspirés par cette bouche dévoreuse qui demande soins et nourriture. Les heures du jour et de la nuit sont fragmentées, les horaires se plient aux caprices du nouvel arrivant. La merveilleuse aventure de la vie devient une épreuve pour plusieurs, surtout de nos jours où les enfants sont le centre du monde.

DÉGRINGOLADE

Biz perd ses habitudes qui étaient pourtant bien ancrées avant l'arrivée de son fils. Il aime ce petit garçon, là n'est pas la question, mais se retrouve devant un étranger quand il se regarde dans le miroir. Tout bascule. Les contacts avec les amis et sa femme qu'il agresse verbalement. Devant l'inévitable qui se profile, le couple décide de vivre une thérapie.

À bout de ressources, ma mie m'avait intimé : C'est la psy ou je dérisse. Ça laisse peu de marge de manœuvre. On jouait carrément notre couple et on le savait tous les deux. On s'y rendait toujours dans un silence pesant et solennel. S'il fallait sombrer, ce serait avec la dignité des musiciens du Titanic, qui avaient persisté à jouer jusqu'aux derniers instants du naufrage. (p. 47)

Un récit touchant qui déborde un peu sur la société et le monde politique. Le privé reflète souvent le public. Il y a aussi tout au long de ce récit une allusion à la figure du passeur qui incarne la mort.

Si cette image du navigateur qui s'enfoncé dans un marais est un peu déroutante au début, les dernières pages deviennent lumineuses. Le passeur maintenant serait-il celui ou celle qui contrôle les médicaments? On bascule dans un mode

ouaté avec les antidépresseurs qui empêchent de trop descendre et de ne pas trop s'élever.

Je tentais d'avoir l'air détaché, mais je détestais cette consultation publique, où tous mes problèmes étaient révélés par cette maudite médication. Professionnelle, elle me regardait sans juger, avec juste ce qu'il fallait de compassion. (p. 93)

Un sujet que peu d'hommes ont osé aborder. Interdit ou tabou? Biz le fait avec justesse. C'est un peu raboteux comme écriture, mais combien vrai et signifiant.



André Carpentier, *Extraits de cafés*,
Montréal, Boréal, 2010, 344 p., 25,95 \$.

Carpentier explore la ville par ses cafés

André Carpentier poursuit son exploration de Montréal à la manière d'un géographe, multipliant les arrêts et les regards, calepin en main.

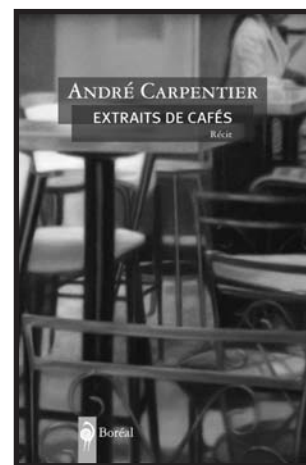
Après *Ruelles, jours ouvrables*, il récidive avec *Extraits de cafés* où il s'attarde dans ces établissements qui prolifèrent dans tous les quartiers de la ville. Ces lieux ont leurs régulariers, leurs visiteurs occasionnels, des originaux qui attirent le regard selon les heures.

Voilà, c'est ainsi, je crois, qu'à mon totem de flâneries, j'ai ajouté les cafés, avec leurs personnages et leurs faits quotidiens, qui forment l'armature de ces pages. Je me croyais toujours obsédé par le réseau des ruelles; en fait, je nomadisais déjà d'un café à l'autre, comme qui s'éprend d'un nouveau territoire, et rapiécçais mes carnets à coups de notules, d'ajouts, de renvois. (p. 11)

Des endroits où il est possible de refaire le monde, de retrouver des connaissances ou simplement de lire le journal en dégustant un espresso. Tout dépend de l'heure et du lieu. La clientèle, près de l'Université du Québec à Montréal ou dans le nord de la ville, n'est pas la même.

DES MONDES

Ces lieux de retrouvailles, de reconnaissances, de réconciliations, d'amours qui naissent ou s'effilochent au hasard d'un courant d'air ou d'un rayon de soleil sur



un coin de terrasse, fascinent. Chaque café a son petit quelque chose, un décor qui crée une ambiance, des arômes singuliers.

Il y a dans l'aura des cafés, c'est-à-dire dans la constellation des traces humaines qui y sont associées, une chose singulière et enviable qui est la lenteur. Je veux dire cette disponibilité fluide qui est le fait de celui qui se donne le temps de regarder, d'écouter, de rêver, de maintenir ce que Pierre Sansot appelle un ennui de qualité. (p. 48)

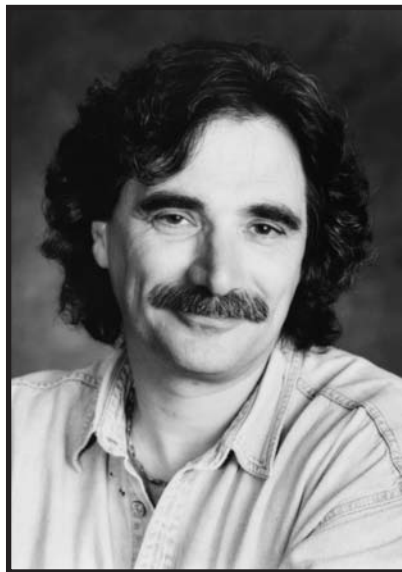
Regards échangés, sourires, dialogues qui s'engagent ou qui tombent dans l'oreille du solitaire.

Dans un café qui baigne dans une ondée de sueurs chaudes, je m'installe sur une banquette latérale où je ne gênerai personne, les joueurs de dominos, les lecteurs de journaux, les ressasseurs de passé, les brasseurs de politique. J'aime ces angles d'où l'on peut tout voir d'un café, dans son ensemble comme dans ses détails, grignoter les schizos, se taquiner les serveuses, entrer les désenchantés, déguerpier les pressés... (p. 76)

SUCCESSIONS

Carpentier y retrouve des visages chaque jour. On s'y confie, on comble la solitude, on tente d'attirer l'attention quand on s'y glisse à l'heure de l'apéro. Le café connaît des marées, des reflux, des poussées fascinantes à observer et à décrypter.

Domage que Carpentier n'identifie jamais ces endroits. Nous apprenons parfois que nous sommes près de l'Université du Québec à Montréal ou dans tel quartier. Il lui arrive aussi de se faire la dent sur un écrivain ou un poète sans le nommer. Cette méchanceté anonyme est un peu agaçante. Bien sûr, nous sommes tous des inconnus dans ces endroits. Mais quand on choisit de s'y attarder et d'écrire, il faut le courage de dire ce qui doit être dit.



ANDRÉ CARPENTIER

Cette comédienne, qui, juste à commander un Perrier, prend l'allure d'une starlette qui s'ébroue les aigrettes. Elle paraît scruter tout un chacun à tour de rôle, mais en réalité, elle ne fait que vérifier si on ne la regarde pas. On dirait qu'elle ne paraît pas assez tranquille avec elle-même pour avoir ne serait-ce qu'un peu de curiosité pour les autres. (p. 191)

Et il y a ces débuts de fragments qui jouent du « que » n'importe comment. « Un de ces jours que je mets trois secondes... Un jour que je suis disparu des... » Cette fréquence du « que » a fini par gâcher ma lecture. Pas parce qu'on est au café qu'on relâche la garde. Carpentier nous a habitués à mieux.

Peut-être qu'il aurait fallu élaguer, resserrer et surtout s'attarder pour découvrir des hommes et des femmes qui vivent l'amour, la maladie, la vieillesse et la peur. Nous n'y parvenons jamais! ■

estuaire

LE
POÈME EN
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4)
NUMÉROS PAR ANNÉE TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	ÉTRANGER
1 an	40,64 \$ (36 \$ + taxes)	55 \$ (sauf É.-U. 45 \$)
2 ans	72,24 \$ (64 \$ + taxes)	85 \$ (sauf É.-U. 75 \$)
3 ans	103,84 \$ (92 \$ + taxes)	—

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

Estuaire

CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1